

Moi, Théâtre Municipal de Saigon, qui vous parle...

Je souris. Oui, je souris souvent de vous voir tous, armés de vos appareils et caméras, me mitrailler de vos flashes, vous, les étrangers d'origine vietnamienne de retour au pays natal aussi bien que vous autres, touristes de tous cieux. Et zou, une photo des colonnes et cariatides ! Et vian, un flash sur les panneaux des programmes ! Et hop-là, un large sourire sur vos lèvres, vous qui êtes souvent plantés comme des piquets devant ma façade, attendant le clic libérateur de l'appareil !

Vers 1905 (voir les robes Belle Epoque des dames...)



Oh, ne croyez surtout pas que je me moque de vous. Bien au contraire. Je suis en fait très ému de vous voir me redécouvrir après plus d'un siècle. Car cela fait plus d'un siècle que moi, Théâtre Municipal de Saigon, j'existe. Vous ne me remarquiez même plus du temps de votre jeunesse, tellement je faisais partie du paysage quotidien. Et maintenant, je rougis de plaisir quotidiennement devant l'intérêt que vous me portez de nouveau, votre nostalgie aidant, sans parler de ma découverte par vos épouses et époux occidentaux ou vietnamiens, et par vos enfants...et petits-enfants !

Savez-vous que j'ai failli ne même pas voir le jour ? Mais oui, mais oui. Tenez, asseyez-vous confortablement dans un des sièges de ma grande salle, je m'en vais vous raconter mon histoire...

Comme vous le savez, Saigon était encore une petite ville avec une citadelle à la Vauban ironiquement conçue par les Français, quand ces derniers (avec les Espagnols, mais ceux-là, on les oublie souvent, d'où une « rue d'Espagne » jusqu'en 1955, de nos jours la rue Lê Thánh Tôn) ont conquis la ville en 1859. Les soldats s'ennuient partout, nous le savons vous et moi, alors que dire des citadins ! Aussi, l'un des premiers conseils municipaux civils de Saigon a décidé un beau jour de 1883 de faire ériger un « vrai » théâtre, comme à Paris, rien que cela. Je le comprends tout à fait, remarquez-le : imaginez des troupes s'ennuyant dans les quelques bistrots existant alors avant de rejoindre leur caserne, celle dite plus tard « du 11^e RIC » (régiment

d'infanterie coloniale) sur le boulevard Norodom- Thống Nhứt, et des civils dont les femmes venues de France et effarouchées ne sortaient guère. Pas folichon comme vie quotidienne, n'est-ce-pas ? Et puis, quelle fierté potentielle pour le futur-né que je serais d'être d'emblée parmi les « grands » théâtres !

Or donc, 9 conseillers municipaux ont décidé de ma construction un certain 8 mars 1883. Comme je leur dois ma naissance, je vous livre leurs noms : Viénot, Houdinet, Lacaze, Niobey, Reynaud, Cazaux, Péré, Trương Minh Ký et Lê Văn Vận. Eh oui, il y avait déjà 2 conseillers municipaux vietnamiens. Quant au Monsieur Lacaze, son nom est resté longtemps accolé à une rue de Chợ Lớn, celle-là même où se trouvait un célèbre débit de mi (« soupe chinoise ») connu sous sa prononciation vietnamienne de « mì La Cai ».

Oui mais, où trouver l'argent pour la construction, car des travaux de grande envergure avaient lieu simultanément ? Car il y avait à ce moment-là les travaux d'assèchement définitif, de comblement et de nivellement de ce qui allait devenir les fameux boulevards Bonard (Lê Lợi) et Nguyễn Huệ (Charner) sans parler de la prolongation vers le nord de la rue Catinat (Tự Do), du futur boulevard Galliéri (Trần Hưng Đạo) vers Chợ Lớn, l'agrandissement des chantiers navals de Ba Son, l'achèvement du jardin botanico-zoologique, que sais-je encore ? Figurez-vous qu'ils ont trouvé l'idée géniale de lancer une loterie... Et le croiriez-vous, cela a même rapporté 100 000 piastres de l'époque, une véritable fortune !

1904, quatre ans après l'inauguration, avec l'hôtel Continental au fond



Et c'est là que tout fut retardé, car les Français avaient importé à Saigon leurs chichas traditionnelles et leurs habitudes de la parlote, d'où diverses études et délibérations municipales dont je vous épargne la liste, longue comme le bras. On perdit (je perdis !) 14 ans en tout, et les travaux ont commencé finalement – j'allais dire enfin – en 1897. Pour illustrer ces micmacs, il suffit de dire que même l'architecte de l'édifice, Eugène Ferret, fut écarté lors de ma construction mais que ses plans furent appliqués par un certain Guichard. Ferret avait d'ailleurs vu grand : ma salle comporta 800 places lors de mon inauguration, autant qu'un opéra européen de l'époque, et je n'en fus pas peu fier, pour tout vous dire. Pour ma façade et ma décoration intérieure, des artistes français métropolitains furent mis à contribution, d'où une allure finale qui, ma foi, ne me déplait pas.

Et on m'inaugura le 1^{er} janvier 1900, exactement le 1^{er} jour du 20^e siècle naissant. Si je me rappelle bien cette date, c'est que l'un de vos grands aînés, Vương Hồng Sển, sorti bachelier du lycée Chasseloup-Laubat en 1922, l'a rapporté dans sa célèbre monographie sur Saigon, « Sài Gòn ngày xưa » dont les copies piratées ne vous coûteront que 2 dollars du côté de la « rue Catinat », si le coeur vous en dit. Ah oui, ce fut une bien belle fête, cette inauguration. Commença alors ma jeunesse.

Et elle fut fort belle, cette jeunesse, car le 15 février 1902, une soirée de gala exceptionnelle eut lieu dans ma salle pour célébrer l'achèvement définitif des principales réalisations architecturales de Saigon. Elle le fut également pour d'autres raisons.

D'abord parce que l'on avait choisi mon emplacement à l'intersection du boulevard Bonard et de la rue Catinat : « banco ! » comme vous le direz maintenant. En effet, à ce point de la ville était situé à ma droite l'hôtel Continental qui a vu le jour avant moi, dès les années 1880, à ma gauche un terrain alors semi-vide de l'archevêché de Saigon : j'étais donc situé entre le vice et la vertu ! Vertu pour des raisons évidentes, vice car les spectateurs avaient pris l'habitude de boire un bon verre (un cognac-soda) à la terrasse de l'hôtel avant de pénétrer chez moi, parfois déjà éméchés, ledit hôtel étant également un lieu connu de fêtes diverses.

Ensuite parce qu'il fallait des programmes de qualité pour les quatre représentations hebdomadaires, celles des mardi, jeudi, samedi et dimanche. Oui mais, ce n'était pas évident de faire venir à Saigon les grandes troupes traditionnelles métropolitaines : trop loin pour eux, trop cher pour la municipalité de Saigon, donc pour moi. Tant et si bien que de 1900 jusqu'à la fin des années 1920, c'était surtout des petites troupes et/ou des artistes de petit renom qui montraient leur talent en mon sein, même si de temps à autre des pièces et des interprètes de grande notoriété étaient à l'affiche. Or, et comme vous le savez, les artistes jonglent parfois avec la morale, surtout quand leurs poches sont maigrement remplies. On dit encore « entretenir une danseuse », non ? Et savez-vous ce qui arrivait souvent ? Dès que le nom de la troupe était annoncé dans la presse saïgonnaise, quelques richards « pleins aux as » prenaient le bateau pour arriver tôt à Singapour, et

pour embarquer ensuite sur le paquebot à destination de Saigon et sur lequel était embarquée la troupe annoncée. Ils jetaient alors leur dévolu sur celles des artistes féminines qui n'étaient pas trop farouches. Ils avaient beau jeu après de déclarer fièrement que leur « amie » était à l'affiche, une fois à Saigon. Mais la fête cessa avec la crise financière de 1929 qui toucha Saigon économiquement deux ans plus tard. Puis survint la guerre. Je suis devenu adulte avec cette guerre mondiale.



En 1956, sous la République du Viêt Nam (Sud)

Les militaires japonais se promenant devant moi de la fin de 1940 à août 1945, j'en ai vu des tas, surtout les officiers cachant leurs courtes jambes semi-arquées dans des bottes brillantes, avec leur sabre raclant presque le sol, de par leur petite taille. J'avoue que c'était étonnant de les voir croiser tranquillement leurs « collègues » français. Mais je m'en moquais en fait : n'étais-je pas d'abord et surtout un établissement artistique ? En septembre 1945, j'ai temporairement perdu cette vocation artistique, car des « éléments politiques avancés » - vous avez compris qu'il s'agissait du Viêt Minh dirigé localement par Trần Văn Giàu, un autre de vos aînés du lycée Chasseloup-Laubat – avaient envahi mes locaux et lançaient des séances de propagande. Ces éléments disparurent dès fin septembre avec l'arrivée des troupes britanniques du général Gracey, puis définitivement fin octobre avec l'arrivée des troupes françaises du général Leclerc. Les autorités municipales durent entamer les opérations de ma rénovation complète après cette période vraiment troublée.

De 1949 à 1954, j'ai pu retrouver mon public normal : les amoureux francophones et vietnamophones du théâtre, de la chanson, et de la musique. C'est d'ailleurs dans l'avion qui le menait à Saigon pour un concert exceptionnel dans ma salle en 1952 que le grand pianiste Jacques Thibaud est mort, à cette époque. Oh, bien sûr, la guerre dite d'Indochine ne m'a quand même pas laissé tranquille : un attentat à la grenade fit des morts sur la place devant moi, en 1950, mais l'un dans l'autre, les manifestations artistiques gardaient le dessus : récitals, représentations théâtrales, tours de chant, bien entendu, mais également un grand nombre de représentations à vocation charitable pour les orphelins de guerre et/ou telle ou telle conséquence proche ou lointaine du conflit d'Indochine.

De 1955 à 1956, je fus de nouveau rénové mais pour totalement quitter mon rôle de distraction. Le gouvernement alors sud-vietnamien avait décidé de me transformer en siège de l'assemblée nationale élue en 1956, après la proclamation de la république et la destitution de l'ex-empereur Bao Daï. Que pouvais-je dire sur ma destination artistique initiale ? Rien, bien sûr. Et un jour d'avril 1956 je vis alors défiler devant moi, sur la rue Catinat en provenance du boulevard Norodom et en direction du port, les dernières troupes françaises d'Indochine, précédées très courtoisement par un bataillon de parachutistes envoyé à cette occasion par le futur général Đỗ Cao Trí alors seulement lieutenant-colonel commandant le groupement parachutiste de l'armée sud-vietnamienne. J'ai vu entrer la belle Mme Nhu nouvellement élue député en 1956 dans ma salle, j'y ai vu des séances ternes ou orageuses de l'assemblée nationale sud-vietnamienne.

Et vingt ans passèrent. Mon dernier souvenir de cet interlude non-artistique date du 28 avril 1975, avec la séance dramatique durant laquelle le vice-premier ministre sud-vietnamien, le général Trần Văn Đôn, eut à décrire la situation militaire désespérée face à l'invasion communiste du nord, devant les députés dont certains étaient déjà partis en exil, dans ma grande salle où se trouvaient également des dizaines de journalistes étrangers venant assister à la fin du Vietnam du Sud.

De nos jours →

Et plus d'une dizaine d'années passa.



Il y a deux décennies, le pouvoir communiste fit rénover mes locaux. Tout fut remis en ordre, repeint à neuf, on remit en place des statues de la façade qui avaient été ôtées et remises dans les années 1940 et en 1955 : je devais retrouver ma splendeur esthétique, car recouvrant pleinement ma vocation artistique dans le cadre de la politique d'ouverture économique, c'est à dire du capitalisme total, bien déguisé en « socialisme de marché ».

Et maintenant, comme à ma naissance, j'écoute les artistes vietnamiens et étrangers exercer leur art en mon sein. Artiste je suis né, artiste je suis donc et enfin redevenu.

Mais je vais vous faire une confidence, avant de vous dire au revoir : c'est peut-être parce que j'ai connu des intervalles qui n'ont rien à voir avec les arts que j'occupe une position particulière dans vos souvenirs, outre le fait que je sois devenu de nos jours un des principaux symboles visuels de Saigon avec le temps et pour les millions de touristes annuels qui visitent « ma » ville de Saigon. Me tromperais-je ? Et par ailleurs, beaucoup d'entre vous n'ont toujours pas mis les pieds dans ma grande salle, lorsque vous retournez de temps à autre à Saigon, du moins pour ceux qui y sont revenus, et même pour ceux d'entre vous qui ne sont jamais partis. Me tromperais-je également ? Et me ferez-vous alors la joie d'entrer « chez moi » un jour, enfin, pour y retrouver les (je veux dire « mes ») fantômes de mon passé artistique et non artistique ?

Pcc : G.N.C.D

,